

LA PHILO A L'ECOLE Michel Piquemal

Exergue : « On n'apprend pas la philosophie ; on apprend à philosopher. » Kant

1 – HISTORIQUE DE CETTE NOUVEAUTE

Commençons par un petit historique !...

En France les premières expériences de philo à l'école datent de 1997, avec des ateliers dans des écoles pilotes, des colloques, des formations... C'est alors la période des pionniers et chercheurs (Alain Delsol et Michel Tozzi à Montpellier/Narbonne, Gilles Geneviève à Caen, Agnès Pautard et Jacques Levine à Lyon, la fondation 93 en Seine St Denis qui fait des ateliers philo en Segpa)... Mais tous ces pionniers sans exception sont influencés par les travaux d'un pédagogue américain Matthew Lipman.

Celui-ci, choqué par les lacunes de ses étudiants en matière de raisonnement logique, a proposé dans les années 70 la pratique de la philosophie dès le plus jeune âge. Pour cela, il a élaboré des supports de fiction (véritables manuels scolaires, sans grand intérêt littéraire, hélas !) destinés à faire émerger des débats philosophiques (sa volonté : faire de la classe « une communauté de recherche »). Ses livres sont aujourd'hui utilisés dans une quinzaine de pays.

« On présuppose communément que la réflexion engendre le dialogue, alors qu'en vérité c'est le dialogue qui engendre la réflexion » M.L.

En France, dès 97, des formations à la méthode Lipman ont lieu dans certains IUFM (les livres ont fait l'objet d'une traduction en français pour le Canada francophone). Mais on se rend vite compte que la méthode Lipman ne peut pas être transposée telle quelle chez nous. Trop adaptée au système éducatif américain, trop didactique, trop moralisatrice et surtout trop médiocre dans l'écriture des romans. On est donc alors dans une période de tâtonnements et de recherches.

En 95, le succès colossal du livre du norvégien Jostein Gaarder, *Le monde de Sophie* (20 millions d'exemplaires vendus dans le monde) va accompagner la tendance et la pratique...

« La philosophie n'est pas vraiment quelque chose qu'on peut apprendre, mais on peut peut-être apprendre à penser de manière philosophique. » J.G.

Mais la vraie consécration de cette tendance viendra des fameux Goûters-philos, (dans le prolongement de la mode des cafés-philos), publiés par Milan en 2000 et qui vont autoriser de nombreux enseignants de bases à se lancer dans l'aventure. Ces ouvrages proposent de faire le tour d'une problématique philosophique par le biais d'une réflexion générale et de petites anecdotes de la vie quotidienne.

Si la philo à l'école est aujourd'hui très en vogue, nous ne devons cependant pas oublier les grands précurseurs comme Dewey ou Célestin Freinet et son « école moderne » qui avait mis au cœur de sa pédagogie la formation de la pensée :

« L'école coopérative, c'est l'école où l'instruction n'est pas le but exclusif, mais celle qui vise à la formation d'un être pensant, d'un être moral, d'un être social, tout autant attaché à l'accomplissement de ses devoirs qu'à la revendication de ses droits. »

N'oublions pas non plus que l'idée de pratiquer la philosophie dès le plus jeune âge a été avancée par de grands philosophes :

Montaigne « On a grand tort de peindre la philosophie inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilieux et terrible. Qui me l'a masqué de ce faux visage, pâle et hideux ? Il n'est rien de plus gai, de plus gaillard, de plus enjoué, pour un peu je dirais de plus folâtre. Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son gîte. » Les Essais ch26, De l'institution des Enfants

Karl Jaspers...

« Le sens de la philosophie surgit, avant toute science, là où les hommes s'éveillent (...) et qu'un signe admirable du fait que l'être humain trouve en soi la source de sa réflexion philosophique, ce sont les questions des enfants. »

Mais encore Epicure ou Diderot...

Enfin la consécration actuelle de la tendance, c'est sans doute l'ouverture par le philosophe reconnu Michel Onfray d'ateliers de philo pour enfants dans son université populaire de Caen.

La machine est aujourd'hui bien lancée... En espérant toutefois que tout cela ne sera pas qu'une simple mode mercantile... avec des éditeurs se

précipitant vers une nouvelle poule aux œufs d'or pour la tuer par la médiocrité de leurs productions (voir le « Dico philo » paru récemment chez Actes Sud Junior où l'on trouve une véritable salade de citations pseudo philosophiques !)

2 – MAIS POURQUOI CE RECENT SUCCES ? ET POURQUOI L'URGENCE DE FAIRE DE LA PHILO A L'ECOLE ?

Il y a donc effectivement une mode de tout ce qui est philo dans la littérature jeunesse. Ce qui porte ce label semble se vendre plutôt bien, d'où la volonté de nombreux éditeurs de s'engager sur ce créneau porteur. Pareille attitude n'est pas nouvelle. Nous en avons l'habitude, et je ne suis pas vraiment étonné du "tout et n'importe quoi" que l'on trouve estampillé sous cette étiquette philosophante. Je fais confiance aux libraires et au public pour séparer le bon grain de l'ivraie.

Ce qui me paraît plus intéressant, c'est d'essayer de comprendre pourquoi... pourquoi soudain un tel engouement. Car, s'il y a beaucoup de "surfing sur la vague", il faut tout de même admettre que vague il y a, et tenter de percevoir d'où elle vient. Pourquoi ce début de vingt et unième siècle fait-il la part belle à la philo ?

Commençons tout d'abord par relativiser. Cette part belle reste un phénomène élitiste et marginal. Notre début de vingt et unième siècle, mené par les lobbies de la consommation, fait surtout la part belle à la déculturation, à la gadgetisation, aux radios débilantes, à la télé-réalité et autres guerres à l'intelligence.

La vague philo me semble donc plutôt être un ressac, une réaction salutaire, un "contre phénomène" face au gigantesque tsunami de dé-civilisation que nous prenons de plein fouet depuis une vingtaine d'années.

Il y a dans nos démocraties une réelle crise du sens mais aussi une crise du rapport au savoir. L'irrationnel fait une percée spectaculaire. (cf le succès du Da Vinci Code). Aux E.U. un tiers de la population croit aux anges, aux démons, aux fantômes... On a l'impression d'une immense régression infantile. Crise du rapport au savoir et à la raison, mais aussi crise du rapport à la loi, née des non-valeurs prônées par

l'ultralibéralisme qui veut changer le citoyen en client-roi, égocentrique et cynique.

Face à ce bouleversement des repaires, face à cette sensation de déboussollement, des enseignants, des parents, mais aussi des institutions, vont chercher dans la philo des armes et un garde-fou. Nos démocraties semblent s'enfoncer de plus en plus dans la médiocratie. Il n'est donc pas étonnant que certains veuillent en retrouver la pureté originelle par la pratique philosophique.

Comment expliquer, disent-ils, que nous sommes dans une société qui s'affirme républicaine et démocratique... et qui paradoxalement refuse de former ses enfants à la démocratie, à l'écoute de l'autre, à la citoyenneté... comme si finalement elle ne le souhaitait pas, comme si sa démocratie n'était que du bidon, si les puissants au pouvoir voulaient en fait maintenir les citoyens dans une salutaire ignorance.

3 – L'OPPOSITION DE CERTAINS ET LEURS ARGUMENTS

Et il est vrai que l'Institution a particulièrement traîné les pieds. Des pionniers comme l'universitaire Michel Tozzi peuvent témoigner des tracasseries, des railleries, des oppositions franches ou indirectes qu'ils ont rencontrées.

Tout d'abord celle du corps des Professeurs de Philosophie... qui ont même refusé une introduction de la philo en première proposée en 89 par Derrida. Pour eux, cette matière est le couronnement des études d'une élite. Pas question de la démocratiser ! Pas question non plus de philosopher sans avoir au préalable étudié la pensée des grands auteurs.

Faux procès ! car comme l'affirme Michel Tozzi, « il ne s'agit pas de faire un cours de philo à des élèves de primaire. Il s'agit d'éveiller en eux le goût de la réflexion, du débat collectif respectueux les uns des autres, de l'échange, de l'écoute, de la construction collective sur un thème à caractère philosophique, sur lequel ils ont envie de discuter. »

En fait, l'argument selon lequel il serait indispensable d'attendre la classe de terminale pour philosopher est complètement absurde... parce qu'on ne philosophe pas non plus en terminale. Les enseignants ont sept mois pour préparer à une épreuve de baccalauréat. Ils font essentiellement de

l'histoire de la philosophie et ils n'ont pas vraiment le temps de laisser la place à de vrais débats philosophiques. Résultat, en France, au cours d'une scolarité, on ne confronte jamais ses idées, on ne philosophe réellement jamais !

A l'école primaire, ni même au collège, il n'est pas question de faire de l'histoire de la philosophie, ni de savoir comment on est passé des présocratiques à Kant ou à Leibniz. On se situe dans une initiation à une pensée raisonnée, une initiation à un questionnement philosophique. Je crois que la confusion chez ceux qui raillent la philo à l'école est là. Ils confondent toujours histoire de la philosophie et philosopher. Nous n'avons pas pour but d'enseigner une discipline appelée philosophie, nous apprenons à philosopher ! Ce n'est pas la même chose !

Je lisais récemment les arguments d'opposition d'un inspecteur dans les actes d'un colloque... « Si l'on ouvre des livres de philosophie pour classes terminales ou universités, on voit bien, disait-il, que ce n'est pas la même chose que ce qu'on peut dire ou lire en primaire... » La belle preuve ! Il n'y aurait de philosophie que lorsqu'on jargonne, lorsqu'on est abscons, pontifiant, lorsqu'on s'étourdit de concepts creux... Mais qui veut encore de cette philo-là ?!

Pour répondre à leurs objections, je suis allé chercher la définition qu'André Comte Sponville donne dans son lumineux *Que sais-je ?* sur la philo :

« Qu'est-ce que la philosophie ? C'est une pratique (discursive, raisonnable, conceptuelle) mais non scientifique ; elle ne se soumet qu'à la raison et à l'expérience – à l'exclusion de toute révélation d'origine transcendante ou surnaturelle – et vise moins à connaître qu'à penser ou questionner, moins à augmenter notre savoir qu'à réfléchir sur ce que nous savons et ignorons. Ses objets de prédilection sont le Tout et l'homme. Son but, qui peut varier selon les époques et les individus, sera le plus souvent le bonheur, la liberté ou la vérité, voire la conjonction des trois (la sagesse) ». A. C-S

Si je m'en tiens à cette définition, tout être humain, enfant compris, est capable de philosopher. Mais si j'entends la philosophie comme l'histoire des divers courants de pensées, alors oui un enseignement fait par un

spécialiste est nécessaire. Mais je ne crois pas que ce soit notre but dans l'élémentaire. On a le droit d'y philosopher sans citer Descartes ou Heidegger.

L'école primaire est au contraire un moment où l'on a du temps, et où le caractère pluridisciplinaire des débats-philosophiques permet de ne pas les considérer comme du temps perdu (on se sociabilise, on apprend à s'écouter, à s'exprimer...), exigences qui font déjà partie des missions de la communale.

Par ailleurs, les enfants petits sont friands de questionnements. Ils se passionnent pour les débats... et surtout ils ne sont pas formatés comme les grands pour lesquels avoir une pensée propre semble une performance héroïque. La fraîcheur des enfants du primaire rend les débats philosophiques passionnants.

On dit souvent que les enfants ne peuvent pas philosopher parce qu'ils n'ont pas de connaissances théoriques philosophiques. Cela ne me semble pas gênant parce que justement la philosophie est une discipline dans laquelle il n'y a pas de vérité définie. Les questions philosophiques sont des questions qui ne s'épuisent pas... aucun des grands philosophes ne les a épuisées. Un enfant peut donc lui aussi réfléchir et s'interroger sur le sens de sa vie, sur l'amitié, sur la beauté, sur la justice, sur le temps, sur le vivre-ensemble...

Si philosopher c'est construire des systèmes clos tentant d'appréhender la totalité du réel, comme Kant ou Hegel, alors oui il est évident qu'on ne philosophe pas à l'école primaire ni d'ailleurs en terminale ni d'ailleurs en faculté... mais si philosopher c'est s'interroger sur les grandes questions existentielles et rechercher de l'universel, alors oui, comme l'ont pensé Epicure, Diderot, Montaigne, on peut philosopher dès le plus jeune âge.

La vraie philosophie n'est pas une fin en soi. Elle trouve son origine et sa finalité hors d'elle. « Son origine c'est l'expérience vécue, le complexe quotidien à partir duquel montent les questions ; sa fin, c'est la joie d'exister, l'accroissement de la puissance de vivre dans la lucidité. »
Nicolas Go (revue *Nouvel Educateur*)

Un autre argument d'opposition parfois avancé (le plus souvent par des parents) est : Est-ce que ça va pas trop les perturber ?

C'est oublier que l'école n'a pas seule vocation d'instruction, mais d'éducation en général. On ne va pas à l'école seulement pour avoir des réponses mais aussi pour se poser des questions. Le savoir n'est pas dogmatique ! Il est toujours en interrogation, toujours en construction...

4 - LA POSITION DE L'INSTITUTION ET LE CADRE OFFICIEL QU'ELLE PERMET

L'institution a donc longtemps résisté et fait barrage. Pourtant, devant les succès rencontrés au Canada, en Belgique ou au Brésil (où la philo est enseignée dès les petites classes !), mais aussi devant la pratique spontanée et sauvage de nombreux enseignants et l'énergie déployée par ses « militants », une ouverture s'est faite.

Aujourd'hui, celui qui veut peut, puisque nous avons désormais un cadre institutionnel. Depuis la rentrée 2002, les nouveaux programmes ont introduit en cycle 2 et 3 une ½ heure de débat raisonné hebdomadaire en classe. Ce n'est pas grand-chose... mais c'est un début de légitimation.

Cette réforme (il faut le noter !) fait suite à une crise du rapport à la loi et à l'autorité constatée chez les adolescents qui a obligé les pouvoirs publics à reconsidérer ses pratiques. Jusqu'alors, les débats et réflexions sur un fonctionnement démocratique de la classe étaient le fait des marginaux de l'école (instituteurs se réclamant de Célestin Freinet et de la pédagogie institutionnelle)... des gens considérés comme subversifs par l'administration. Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour dire que ces débats philosophiques peuvent aider à construire des enfants citoyens.

5 – LES DIFFERENTS TYPES DE PRATIQUES

Un grand nombre d'enseignants fait donc aujourd'hui des débats

philosophiques en classe. Mais tous ne les pratiquent pas de la même façon.

On peut repérer plusieurs « écoles »... dans lesquelles la différence réside surtout dans les objectifs et le rôle du maître.

Le protocole du premier courant a été défini par deux chercheurs (Jacques Levine et Agnès Pautard). Pendant dix minutes maximum, les enfants réunis en cercle parlent entre eux d'un sujet existentiel. Le maître est présent sans intervenir. C'est un enfant qui fait le meneur de jeu. Cette discussion entre enfants est enregistrée. Le maître repasse ensuite l'enregistrement (audio ou vidéo) aux enfants qui réagissent et rediscutent. Le but de ce protocole : faire prendre conscience aux enfants de leur production de pensée. « Lorsque le maître se tait, l'enfant s'autorise enfin à dire ce qu'il pense ». Pour y avoir assisté, on est effectivement souvent étonné de la qualité et la profondeur de certaines interventions d'enfants.

Un deuxième courant plus proprement philosophique a été défini par Anne Lalanne. Dans ses ateliers, le maître a une formation philosophique préalable qui lui permet de reformuler, de synthétiser ce que disent les enfants et de les questionner sans cesse. La présence du maître et son exigence conceptualisante y sont très forte. Ce courant refuse l'instrumentalisation de la philo à des fins d'éducation citoyenne.

Un troisième courant met au contraire l'accent sur une formation démocratique et citoyenne. Dans ses débats, ce sont les enfants eux-même qui ont le rôle de reformuler ce qui a été dit, de synthétiser, voire de conceptualiser. Si le maître est peu présent lors des débats, il en a « bouloigné » la conduite de manière très stricte, avec un meneur de jeu, un bâton de parole, des enfants observateurs, des reformulateurs... Il ne s'agit cependant pas d'un simple débat citoyen. Le protocole proprement philosophique en a été défini par le montpelliérain/narbonnais Michel Tozzi autour de trois axes : problématisation, conceptualisation et argumentation... sans lesquels il n'y a pas de réelle exigence philosophique. Problématiser (c'est réinterroger la question, réinterroger mes propres opinions, relativiser leur évidence par le doute et par la confrontation

aux idées des autres), Conceptualiser (c'est définir les termes que l'on utilise et les notions dont on parle avec un souci extrême de précision), argumenter (c'est expliciter ce qui prouve la véracité ou l'inexactitude des thèses défendues).

Je cite Michel Tozzi : « Ce sont ces trois exigences intellectuelles qui vont permettre aux élèves et aux adultes le passage du « dire ce qu'on pense » (c'est à dire ce qu'on a dans la tête, le plus souvent des idées peu réfléchies prises aux parents, à la télévision), à « penser ce qu'on dit », se constituer en pensée autonome qui sait pourquoi elle pense ce qu'elle dit. »

Et encore Michel Tozzi : « On s'accordera pour dire que philosopher c'est une rupture avec la caverne de l'opinion empêtrée dans l'émotion psychologique et le conformisme social de l'environnement familial des copains ou des médias ; c'est mettre en question et à la question ses certitudes spontanées, tenter de définir ce dont on parle et de valider rationnellement ses propos ; penser ce que l'on dit, ses présupposés et conséquences, au lieu de se contenter de dire ce que l'on pense, c'est-à-dire ce qu'on a dans la tête. » Michel Tozzi (actes de colloque)

Tout un programme en perspective !

Sur un plan pratique, les trois courants insistent sur la nécessité de ritualiser afin d'instaurer un espace-temps philosophique. On en annonce l'ouverture et la fonction de chacun. On le limite dans le temps : 20 mn en cycle 1, ½ heure en cycle 2, ¾ d'heure en cycle 3.

Dans tous ces débats, la question point de départ a été choisie par les enfants au cours d'un vécu scolaire. Certains enseignants disposent aussi parfois en fond de classe une boîte à questions-philo dans laquelle on puisera.

Mais qu'est-ce en fait qu'une question philosophique ? C'est une question à portée universelle qui ne peut être tranchée par l'expérience ou par la science, dont la réponse demeurera éternellement en suspens.

En voici quelques exemples pris sur le vif :

" que veut dire être libre ? "

" a-t-on le droit de tout faire ? "

" sommes nous pareils aux animaux ? "

« Un enfant et une grande personne, est-ce pareil ? »

« La beauté »

« Etre grand, être petit »

« Etre intelligent, être bête »

« Pourquoi on a honte ? »

« A qui appartient la terre ? »

Toutes les questions non scientifiques peuvent être sans problème abordées...

Je ferai cependant exception pour celles qui concernent Dieu et la religion... qui ne sont pas des questions à proprement parler philosophiques. Celui qui croit se situe au delà de la raison. Nous sommes donc alors dans le domaine de la croyance, de la foi, de la mystique et non de la philosophie. Il me paraît indispensable de le donner pour base. Les débats sur le religieux peuvent en effet déraiser. Certains enfants fortement imprégnés de culture religieuse se buttent et refusent tout débat raisonné : « Il n'y a qu'un seul dieu et c'est... etc... »

7 – MON PROPRE POSITIONNEMENT

Lorsque j'étais enseignant en école primaire, je n'avais pas connaissance de toutes ces expériences, mais j'avais à cœur de mettre un peu de « débat de pensée » dans ma pratique pédagogique (influencée par la pensée Freinet). Au tout début, je parlais de citations de philosophes que j'écrivais au tableau noir et qui me servaient de point de départ pour des commentaires et un débat.

» Sans lois, pas de libertés. »

« L'étranger te permet d'être toi-même en faisant de toi un étranger »

« Si tu veux être aimé, aime ! »

« Il faut trembler pour grandir. « etc... »

Avec tout de même une différence. Il ne s'agissait pas de phrases à apprendre par cœur mais à discuter...

Mais un instituteur d'école primaire est avant tout un enseignant de la lecture. Aussi, j'ai vite souhaité dépasser le cadre des simples phrases

pour donner à commenter aux enfants de vraies histoires philosophiques. J'ai donc inlassablement recherché chez les philosophes des petites fables (comme celles de l'anneau de Gygès chez Platon, ou les facéties de Diogène) qui pouvaient aider à un vrai et fructueux débat. Mais la philosophie occidentale ayant dès Platon rejeté le recours aux mythes et aux histoires (fameuse querelle du logos opposé au muthos), ma moisson a été faible pour ce qui concerne les auteurs européens. J'ai donc souvent dû utiliser les textes des philosophes orientaux qui n'ont pas connu ce rejet des « histoires » mais ont au contraire une vraie prédilection pour les apologues et les paraboles : Lao Tseu, Attar, Rumi, Confucius, Tchouang Tseu...

Au cours de la discussion qui suivait ces lectures d'histoires, je me plaçais en mettre du jeu cherchant en permanence à aider les enfants à préciser leur penser, à confronter des arguments et surtout à conceptualiser...

Devenu écrivain pour la jeunesse, j'ai publié en 2002 et 2003 aux éditions Albin Michel deux livres dérivant de cette pratique :

Mon premier livre de sagesse, recueil de citations philo
et *Les philo-fables*, recueil d'histoires et de fables suivies d'une série de questions souvent dérangeantes ou impertinentes.

Car il ne s'agit surtout pas de prendre le récit pour argent comptant, parole d'évangile. Nous ne sommes pas dans un enseignement moral dogmatique comme nous l'avons connu. Si la fable enseigne par exemple que le silence est d'or... les questions qui la complètent pourront être :
Est-ce bien sûr que le silence est une valeur suprême ?

N'est-ce pas ceux qui possèdent la parole qui enseignent aux autres à se taire pour mieux les gouverner?...

Un autre exemple et un peu de lecture :

Les baguettes d'ivoire p 38 (ou L'arbre aux deux branches)

Comme on le voit, une fable vieille de 23 siècles peut nous questionner sur l'aujourd'hui !

Le gros succès de ces livres, très utilisés aujourd'hui dans les classes françaises, m'a poussé en 2004 à les compléter par un recueil de fables

plus contemporaines que j'ai moi-même inventées : *Petites et grandes fables de Sophios*.

Je regrettais en effet que de nombreux thèmes ne soient pas traités dans mes Philo-fables (devoir ou non de mémoire, nécessité des lois, droit légitime de ne pas croire en dieu...) parce que je n'avais pas trouvé la fable qui correspondait.

Il me fallait me coller à la tâche. J'ai donc décidé, en 2005, d'inventer un personnage-adolescent en quête de réponses et de le confronter à un philosophe grec que j'ai baptisé du nom de Sophios. Celui-ci ne prodiguant son enseignement que sous forme de paraboles et ne répondant à ses élèves que par des fables, des contes, des histoires...

J'ai passé une année à rédiger ces PETITES ET GRANDES FABLES DE SOPHIOS et je me suis bien amusé. Cela m'a permis de mettre au clair un certain nombre de questions existentielles que je me posais.

Mais toutes ces histoires ne sortent pas seulement de ma propre imagination. De nombreuses fables que j'ai inventées l'ont été grâce à des structures traditionnelles de récits. Elles sont autant des continuations d'une tradition que de véritables créations...

Je me suis même amusé parfois à pasticher de vieilles fables dont la morale traditionnelle m'agaçait prodigieusement, comme celle de la cigale et la fourmi dont Sophios donne à ses disciples une version bien différente :

La fourmi et la cigale p32

Après tout, la littérature est un éternel recommencement... une éternelle re-création.

S'il y a donc une originalité dans ma démarche de débat philosophique, c'est de partir non pas d'une simple question, mais d'une série de questions issues d'un récit philosophique.

Pour faire de la philo à l'école, j'ai donc pour ma part choisi le biais des histoires, des contes, des fables philosophiques. Et c'est sans doute justement parce que je n'étais pas philosophe de formation que j'ai eu ce culot... sinon j'aurais moi aussi (comme l'ont fait les goûters-philos)

choisi le logos plutôt que le muthos. Bref, j'ai bénéficié de la chance d'être un ignorant ! Les formations nous enrichissent mais elles nous enferment parfois, car les formations, surtout universitaires, ont aussi de belles oeillères !

J'ai dans le même esprit introduit la philosophie arabe et orientale... j'ai voulu sortir du cadre classique de la philosophie essentiellement germano-française qu'on enseigne à l'université. Je ne m'excuserai donc pas de ne pas avoir un doctorat de philosophie et de ne pas être passé par les fourches caudines et castratrices universitaires (vocabulaire nébuleux, langage abscons, rhétorique spécieuse, formules obscures... à seule fin de garder le pouvoir dans un esprit de caste).

En 2006, j'ai même décidé de faire un pied de nez à Platon qui avait jeté l'opprobre sur les mythes considérés comme fables de nourrice et j'ai tenter de réinterroger tous les mythes grecs sous un angle philosophique. C'est l'objet de mes deux derniers livres : Fables Mythologiques 1 et 2.

Faire de la philo par le biais des fables et paraboles de toutes origines, c'est transmettre un fonds culturel fondamental (la révolte d'Antigone, le mythe de Sisyphe, les facéties de Diogène, le Ramayana, les fables d'Esopé, de Kalila et Dimna...) tout en gardant le principe d'une lecture plaisir. Car on peut aussi lire un conte philosophique pour le simple bonheur de lecture, une lecture qui fait sourire...

Il y a quelques jours, au cours d'un débat, un philosophe professionnel m'interpelle à ce propos et me dit : " vous mélangez tout, la philo n'a rien à voir avec le plaisir de lire. "

Et bien oui, je mélange tout et sans honte.

On fait de la lecture en pratiquant la philo comme on en fait en faisant des maths ou de l'histoire géographique. L'enseignement doit être global et non parcellaire.

10- LES AVANTAGES QUE LES ELEVES EN RETIRENT

Récapitulons ! Les premières expériences de philo à l'école primaire datant de 97, nous avons désormais dix ans de recul qui peuvent nous permettre de faire un bilan.

Voyons tout d'abord ce que les enfants retirent positivement de cette pratique !

L'un des intérêts (et non des moindres) de la mise en place de débats philosophiques en classe, c'est qu'elle instaure au sein du groupe classe un certain nombre de règles qui sont les bases même de la démocratie :
On demande la parole et on s'inscrit pour parler dans l'ordre chronologique

On ne coupe pas la parole, on attend que l'autre ait fini pour parler (il y a un président de séance et on peut même utiliser un bâton de parole)

On ne se moque pas

On ne mobilise pas la parole

La priorité de parole est donnée à celui qui n'a pas encore parlé.

On s'oppose à un argument et non à une personne, on n'agresse pas

C'est toute une éducation démocratique essentielle au respect de l'autre et de ses différences. Le contraire en fait des débats politiques...

Le fait de donner des rôles aux enfants (président de séance, reformulateur, synthétiseur de ce qui a été dit) contribue à former des élèves responsables et respectueux de la démocratie.

A une époque où la violence semble être la seule réponse de certains adolescents à leurs problèmes, il apparaît important d'éduquer très jeune à la parole, au débat et à la démocratie.

Seule la parole parvient à désamorcer la violence !

Lorsqu'on suit un groupe-classe sur une année de débats philosophiques, on s'aperçoit de la progression spectaculaire accomplie dans le domaine de l'écoute de l'autre. On a le sentiment que ces débats ont fait œuvre civilisatrice au sein de la classe. Plutôt que de sortir son gourdin au premier conflit, on discute et on s'apaise en essayant de comprendre l'autre. S'il n'y avait que ce point positif à mettre au crédit de ces débats, ce serait déjà énorme.

Mais, me direz-vous, tout cela relève plus d'une éducation à la citoyenneté que d'une réelle éducation philosophique.

Savoir à quel point les enfants ont progressé dans leur pensée et raisonnement critique est pratiquement impossible à apprécier. Cependant, nous avons pu juger, lors de débats d'enfants, du bonheur que pouvaient ressentir certains lorsqu'ils verbalisaient une idée neuve que la confrontation avait fait naître en eux. Une forme de fierté d'avoir eu une idée, non pas une idée donnée par le maître, les parents ou la télévision, mais une pensée, un sentiment, une réflexion qui avait éclos spontanément en eux. Quelque chose comme : « c'est moi qui ai trouvé ça tout seul ? »

Ces débats philosophiques sont essentiels pour la construction psychologique de l'enfant qui prend conscience de lui-même au travers de l'élaboration de sa pensée et sa mise en langage. Ils contribuent au développement de l'estime de soi, notamment chez les enfants qui ont toujours vécu des échecs scolaires et familiaux. J'ai pu moi-même me rendre compte chez des enfants de classes de SEGPA de cette fierté à philosopher, à participer à des activités d'intellos...

Quelques réflexions d'enfants après des débats : « C'est la première fois qu'on me demande ce que je pense de quelque chose. » « On parle pour de vrai ! »

Car il faut noter que la question posée lors des débats philos est toujours ouverte, à la différence de la question du type scolaire (fermée et évaluative avec des notes à la clé). Pour certains enfants, c'est donc un moment de respiration mais aussi de valorisation...

11 – ET CE QU'EN RETIRE L'ENSEIGNANT

Voyons maintenant ce qu'en retire l'enseignant !

Tout d'abord une meilleure approche de ses élèves, et parfois même une vision différente... car ce ne sont pas toujours les « meilleurs élèves » qui se révèlent les plus étonnants dans leur pratique de pensée.

Ensuite, sans aucun doute, une véritable pacification de la classe !

L'apprentissage démocratique des débats porte ses fruits. On utilise plus souvent la parole pour régler les conflits, plutôt que la violence...

La classe est aussi mieux unifiée, car les enfants ont appris à réfléchir ensemble.

Cela implique cependant une remise en cause de l'enseignant. On ne sort pas indemne du modèle du maître dominant et omniscient !

11 bis : ET CE QU'EN RETIRE LA PHILO ELLE MEME

Mais il n'y a pas que les enseignants qui ont à gagner à cette nouvelle pratique. La « discipline philosophie » a elle aussi à y gagner. On a le sentiment qu'avec les enfants on retrouve la vraie finalité de la philosophie, son questionnement tonique et sain qui aide à vivre... Car on l'oublie trop souvent : le philosophe depuis l'Antiquité s'intéresse à la vie dans la cité et à la politique au sens noble du terme. Ce n'est pas qu'un beau parleur jargonnant... J'ose donc croire que ce nouveau courant aidera la philo à retrouver un peu de sa pureté originelle. Et ce n'est pas un hasard si de grands philosophes contemporains comme Michel Onfray et André Comte Sponville cherchent dans le même temps à la sortir de sa gangue universitaire et à lui rendre sa clarté et son implication dans la vie sociale et politique.

12 – LES DIFFICULTES RENCONTREES D'OU LA NECESSITE D'UNE FORMATION DES MAITRES

Est-ce à dire pour autant que mener un débat philosophique en classe est chose facile ? Non, car le rôle de l'adulte est complexe. Il doit aider les enfants à formuler leurs pensées sans les interpréter à sa manière... Et un certain nombre de questions vont se poser à lui :

Quelle durée doit avoir la séance ?

Comment être à la fois rigoureux et convivial dans une discussion philosophique ?

Comment progresser vers une conceptualisation de ce qui a été dit ?

Comment écouter attentivement un élève pour le comprendre, lui laisser le temps de formuler sa pensée et gérer en même temps le groupe qui risque de se dissiper ?

Comment se débarrasser de l'affectif pour aller vers le cognitif ?

Comment réguler les conflits socio-affectifs ?

Comment distribuer la parole quand beaucoup la demandent en même temps ? Faut-il utiliser un bâton de parole ?
Bref ! les questions sont nombreuses...

Oui, on peut philosopher de manière un peu sauvage à l'école ! C'est passionnant et ça n'apporte que des avantages dans la conduite de la classe... mais il ne faut pas se cacher qu'une vraie pratique de la philosophie à l'école primaire soulève souvent des questions auxquelles le maître isolé a du mal à répondre.

Fort heureusement des ouvrages et collections peuvent l'y aider : Rappelons : Les goûters philos chez Milan, Philozenfants d'Oscar Brenifier chez Nathan, la philo selon Ninon (tjrs d'Oscar Brenifier), la philo 100% ado chez Bayard (hélas très catho dans son esprit)... Car attention aux livres qui sous l'étiquette philo mettent en fait de l'éducation au civisme voire même de la morale au sens où on l'enseignait il y a cinquante ans : « ce n'est pas bien de voler, il ne faut pas mentir, le remords des mauvaises actions, l'argent ne fait pas le bonheur »... Nous ne sommes plus alors dans la philo mais dans une éducation politique à la passivité des masses...

On peut aussi philosopher en prenant pour point de départ des albums jeunesse :

Je pense au superbe Au revoir Blaireau, paru à l'école des Loisirs, sur la thématique de la mort... au conte Ito ou la vengeance du samouraï d'Evelyne Reberg sur la violence, à l'Enfant Océan de Mourlevat, à Wahid de Thierry Lenain, aux albums de Jo Hoestland, de Bruno Heitz, à toutes les petites merveilles citoyennes que publient les "éditions Rue Du Monde"... et surtout aux incroyables facéties de Nasreddine, ce personnage de fou-sage inventé dans les pays arabes.

Il y a donc beaucoup de voies d'accès possibles à la pratique de la philo à l'école.

Aussi beaucoup d'enseignants soulignent la nécessité d'une formation dans ce domaine. Les spécialistes existent, qui depuis près de vingt ans

se battent pour que cette discipline ne soit pas l'apanage de la seule classe terminale. Il est donc temps que l'Institution leur donne les moyens pour mettre en place une vraie politique de formation.

13 – LA PHILO A L'ECOLE : UN ENGAGEMENT POLITIQUE

Cependant nous n'attendrons pas que l'Institution nous adoube pour pratiquer. Si nous ne jugions pas qu'il y a péril en la demeure, nous ne nous battrions pas sur ce front-là.

Ce qui est à la base de notre engagement militant pour la philo à l'école, c'est le sentiment (visiblement partagé par beaucoup d'enseignants) que la pensée recule. Les enfants semblent avoir perdu l'accès à la pensée symbolique et à la réflexion.

« Penser c'est dire non ! » disait Alain. Et effectivement pour penser, il faut confronter, il faut s'opposer. Or nous sommes dans un consensus permanent. La plupart des parents ne veulent pas imposer des idées ou des valeurs à leurs enfants (pour certains même ils n'en ont plus)... aussi les enfants n'aiguisent plus leur pensée.

Nous sommes confrontés aujourd'hui à des familles où on ne parle plus à l'enfant. Les moments de repas ont explosé. Chacun est autistiquement devant sa part de pizza, sa télé ou son MP3. C'est extrêmement inquiétant ! Une société qui ne transmet plus ses valeurs est appelée à disparaître !

Nous devons aider les enfants à organiser leur pensée et leur questionnement qui explose devant l'émiettement du réel et le zapping permanent.

La société marchande est sans cesse dans la flatterie, voire la flagornerie. L'enfant (comme le client) est roi. Il n'y a pas de question à se poser (des spécialistes pensent pour nous), il n'y a qu'à se laisser glisser, comme un chariot dans une allée de supermarché. C'est contre ça que nous voulons aller, contre ce désir de la société libérale de faire de nos enfants de seuls consommateurs, sans réflexions, sans pensées propres et sans révolte.

« Le meilleur des mondes » a déjà commencé !

Former les enfants à la pensée abstraite est un objectif indispensable, dans un monde où les médias - au service d'intérêts uniquement mercantiles de consommation - jouent la carte d'une politique de

crétinisation des enfants et de l'individu, semblant vouloir donner raison au Georges Orwell de 1984...

L'école est le dernier rempart face à la guerre contre l'intelligence à laquelle se livrent nos multinationales gouvernantes dans le but de fabriquer des consommateurs dociles. L'éducation philosophique me semble l'une des meilleures armes de résistance.

Aussi, selon la formule de Diderot, " Hâtons nous donc de rendre la philosophie populaire ! "... et ce, dès le plus jeune âge.

PLAN DE LA CONFERENCE

- 1 – HISTORIQUE DE CETTE NOUVEAUTE
- 2 – POURQUOI CE RECENT SUCCES ? POURQUOI L'URGENCE D'EN FAIRE ? Lutte contre la violence, l'incivisme
- 3 – L'OPPOSITION DE CERTAINS ET LEURS ARGUMENTS
- 4 - LA POSITION DE L'INSTITUTION ET LE CADRE OFFICIEL QU'ELLE PERMET
- 5 – LES DIFFERENTS TYPES DE PRATIQUES
- 6 – DES EXEMPLES DE DEBATS PHILOS EN CLASSE et rôle maître
- 7 – LES TROIS AXES D'UN VRAI DEBAT PHILOSOPHIQUE
- 8 – MON PROPRE POSITIONNEMENT, comment j'en suis arrivé là, mon parcours au travers de mes différents livres
- 9 – MA PROPRE METHODE DES PHILO-FABLES
- 10– LES AVANTAGES QUE LES ELEVES EN RETIRENT
- 11 – ET CE QU'EN RETIRE L'ENSEIGNANT ET LA PHILO ELLE MEME
- 12 – LES DIFFICULTES RENCONTREES, LES DIFFRENTS OUVRAGES POUVANT AIDER... MAIS LA NECESSITE D'UNE FORMATION DES MAITRES
- 13 – LA PHILO A L'ECOLE : UN ENGAGEMENT POLITIQUE
- 14 – DIFFUSION D'UN DOCUMENT VIDEO

